

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 86 (1959)
Heft: 1

Artikel: La défense de ce que nous aimons... : pour nos patois romands
Autor: Monod, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-231210>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La défense de ce que nous aimons...

Pour nos patois romands

En 1917, on pouvait lire dans le Schweizerland un article signé par Eugène Monod, rédacteur à la Feuille d'Avis de Vevey. Nous ne saurions résister à sa publication, tant cet article est resté d'actualité. Nos lecteurs en trouveront, dans les « Pages fribourgeoises », une adaptation remarquable en patois fribourgeois signée de M. E. Deillon, de Vuisternens.

Nos patois romands se meurent alors que le « Schwytzerdütsch » est honoré au-delà de l'Aar et constitue une barrière puissante contre l'envahissement des idées étrangères. C'est une grande pitié que, dans nos cantons welsches, on ait depuis cinquante ans méprisé notre patois. Car il s'agit bien d'un mépris : sur le conseil de pédagogues trop novateurs ou de puristes pédants, on a cru bien faire en reléguant le patois dans l'armoire aux antiquités ; on s'est caché pour le parler ; des parents nombreux qui le connaissaient encore parfaitement, ont interdit à leurs enfants de s'en servir ; dans certaines familles, ceux-ci recevaient des taloches quand ils prononçaient un mot en patois.

On a dit que le patois ne s'accorde plus avec la vie moderne, qu'il appartient au bon vieux temps qui ne reviendra plus ; on a dit que le patois, ce n'était pas de la civilisation, qu'on est des arriérés quand on s'y complait... Je vous le demande un peu : est-ce que les Bernois, les Thurgoviens, les Bâlois sont moins modernes, moins civilisés que les Romands parce que ceux-ci ont abandonné la langue de leurs pères ?

On a dit que l'emploi du patois était une entrave à l'étude correcte du français. Erreur. Depuis une vingtaine d'années, on constate un affaïssement général dans la connaissance et la pratique, chez nous, de la langue de Vol-

taire. Et ce n'est pourtant plus le patois qui gêne nos pédagogues ! Et je vous le demande encore : est-ce que nos Confédérés ont plus de peine que nous à écrire et à parler leur langue littéraire ? Ne dit-on pas que les Parisiens, qui ne connaissent plus le patois — leur dialecte étant devenu la langue officielle de France — ne sont pas les gens parlant le mieux leur langue maternelle ? C'est une erreur — et il faudrait le reconnaître — de dire que savoir le patois empêche de bien savoir le français. M. A. van Gennep dit que cette formule a pour auteurs des impuissants intellectuels et que ce sont des impuissants intellectuels qui la répètent.

Le patois est une langue fortunée, savoureuse, abondante en nuances, pleine de malicieuses tournures ; elle a prodigieusement enrichi le français et continuerait à lui insuffler un sang toujours renouvelé si on ne pourchassait pas odieusement les dialectes.

L'auteur cité plus haut a fait une judicieuse remarque : la facilité à apprendre des langues étrangères dépend directement du plus grand usage du patois à la maison et dans la vie courante. L'enfant qui n'a jamais parlé que le français mord plus difficilement à une langue étrangère que le campagnard qui connaît son patois et le français, parce que le cerveau du campagnard s'est accoutumé à nommer une

chose, à exprimer sa pensée de deux façons différentes, en patois et en français ; il a acquis une gymnastique cérébrale qui manque à qui ne pratique qu'une seule langue.

Ne voit-on pas, en effet, que les Suisses allemands qui savent tous le « Schwytzerdütsch » et la langue de Goethe apprennent rapidement le français, alors que les Welsches ont beaucoup plus de peine à se rendre maîtres de l'allemand ?

Les Romands, en oubliant le patois, se sont donc privés d'une faculté linguistique précieuse ; ils sont en état d'infériorité à côté de leurs Confédérés surtout en nos temps modernes où la connaissance des langues universelles est nécessaire à qui veut faire du commerce.

* * *

Je sais bien qu'il y a des lois de l'évolution sociale, que l'industrie internationalise peu à peu les populations, que la France révolutionnaire de 1789, ennemie du régionalisme, a fait la guerre aux dialectes pour unifier la nation et que cet exemple — par pure imitation et non par la même nécessité — a été suivi chez nous. D'aucuns disent qu'il n'y a rien à faire pour sauver le patois, que le progrès marche et qu'il faut le suivre ; d'autres ne jurent qu'en espéranto ou en ido, faute de ne pouvoir plus le faire en volapuk.

Mais je ne puis croire que le patois soit fatalement condamné à disparaître. Il faut le réhabiliter ; il faut maintenir ce qu'il en reste encore ; il faut le faire aimer à ceux qui ne le connaissent

plus ; il faut lui redonner son droit d'asile et de cité chez nous.

La chose est possible. Voyez ce qui s'est passé en Provence : le patois de cette région se mourait aussi. Mistral est venu ; il a écrit la langue des félibres ; il lui a dressé un monument impérissable ; il a fait des disciples ; le provençal est une langue noble et vivante ; on l'apprend pour lire le grand félibre dans sa langue. Il disait à son peuple d'Arles et des Alpilles : « Fouille tes lopins, refouille-les ! Parle fier ton provençal ! »

Chez nous, on parle encore le patois dans le Gros de Vaud, dans le Jura, dans le canton de Fribourg, dans les Alpes vaudoises, en Valais ; mais il perd du terrain parce qu'il se sent de plus en plus étranger — et étranglé — sur notre terre romande, parce qu'on le ridiculise, qu'on ne l'imprime plus guère, qu'on ne le considère plus que comme une curiosité.

Le *Messenger Boiteux* qui s'édite à Vevey, le *Conteur Vaudois*, le *Fribourgeois*, le *Progrès* de Château-d'Oex sont à peu près seuls à lui ouvrir encore leurs colonnes. Et ici, une remarque : on n'écrit plus en patois que des gaudrioles, des bons mots, des propos grivois ; certes, le patois donne un piquant spécial à cette littérature. Mais ne doit-il servir qu'à l'amusement des campagnards et des citadins patoisants ? Quand je songe que les Romanches, ceux de l'Engadine et ceux du Surselvan, ont réussi à ranimer leur langue, à la rendre littéraire, à l'employer dans tous les domaines de l'ac-

« NOUTRON COTERD » une fois par mois...

Octobre : Lundi 6, de 17 à 19 h., au Buffet de la Gare de Lausanne, Salon N° 2,
1^{er} étage.

Bienvenue à tous les amis du « Conteur ».

La Rédaction.

tivité humaine — technique, morale, religieuse, politique, etc. — qu'ils éditent des journaux, des revues, des almanachs, des Annales — les Annalas della Società reto-romantscha — que les cultes se font en romanche, qu'à l'école on enseigne cette langue, que des écrivains et des poètes expriment en romanche les sentiments les plus raffinés, les plus élevés et les plus divers — quand je pense à cet exemple de nos Confédérés grisons, je me demande si nous ne pourrions pas les suivre sur cette voie rédemptrice.

Il faudrait que dans nos familles romandes on remît en honneur notre patois, qu'on aidât à nos enfants à l'apprendre, qu'on priât les vieux de « parler fier » leur dialecte et qu'on écoutât avec respect leurs leçons. Qu'on ne dénigre plus le patois à l'école et ailleurs ! Qu'on stimule le zèle de ceux qui le possèdent encore, qu'ils soient simples paysans, instituteurs ou professeurs ! Que nos journaux, même les quotidiens, lui fassent une place et que des plumes autorisées y écrivent, en patois, non seulement des fariboles, mais des articles d'actualité ! Qu'on voie revivre les clubs de patoisants ! Que les campagnards ne se gênent pas de parler le patois n'importe où et que, par leur bel entrain, ils fassent envie à ceux qui aiment leur terre romande mais qui en ont oublié la langue ancestrale !

Cela me navre de voir qu'on est obligé de phonographier des conversations, des chansons en patois pour les conserver à la postérité et aux philologues, tout comme on dépose des fossiles dans un musée. Et pourtant, on chante encore le *Cé qué l'aino* à Genève, la *Fita dau quatorze* dans le canton de Vaud, et le *Ranz des vaches* un peu partout. Pourquoi seulement ces chants et dans certaines circonstances encore ? Pourquoi les enfants de toutes

nos écoles ne chanteraient-ils pas en patois ces chants romands avec quelques-unes des jolies chansons du sol natal dont plusieurs sont entrées dans le scénario de la Fête des Vignerons ?

* * *

Laissez-moi vous dire que je fonde beaucoup d'espoir sur le *Glossaire des patois romands*, actuellement en préparation. Je crois que lorsque cet important ouvrage aura paru, il éveillera de nouveau l'intérêt pour la langue du passé ; ce glossaire sera une mine de renseignements où l'on retrouvera les tournures de phrases et les mots oubliés ; on se mettra à les étudier non pas comme on dissèque du sanscrit ou de l'assyrien, en savant, mais comme on relit de vieilles lettres d'amour, comme on se rappelle de chers amis. On recherchera la compagnie des vieux qui parlent leur patois sans le secours du Glossaire et qui seront heureux de l'honneur qu'on leur fera.

Quand nous aurons le Glossaire, je suppose et j'espère que l'on fondera une association du Patois romand, une société active où toutes les discussions se feront en patois, une société qui publiera son journal, son almanach, ses écrivains ; ces annales recueilleront avec soin, comme la *Chrestomatie rétoromane* de C. Decurtius, tout ce qui a été publié en patois dans nos cantons romands.

Il faudra faire cela, car le moment est venu de réagir contre le cosmopolitisme. Le patois est une de nos bonnes armes nationales ; ne la laissons pas s'ébrécher et se rouiller. Ce que d'autres ont réalisé et réalisent encore, nous pouvons aussi l'accomplir. *Ne rein dé dzemota, faut dzaveta !* *

Vevey, 3 janvier 1917.

Eugène Monod.

Rédacteur à la *Feuille d'Avis de Vevey*.

* Cela ne vaut rien de se plaindre : il faut bouger ! (Patois d'Ormont-dessous.)